

Colloque sur l'établissement et le retrait en agriculture
Mythes et réalités

Le jeudi 15 mai 2008

L'avenir, ce n'est plus ce que c'était !

Serge GODIN

Professeur de philosophie et consultant

Institut de technologie agroalimentaire (ITA)

Campus de Saint-Hyacinthe

Note : Cette conférence a été présentée lors de l'événement et a été publiée
dans le cahier des conférences.



Pour commander le cahier des conférences, consultez

[le catalogue des publications du CRAAQ](http://www.agrireseau.qc.ca)

L'avenir, ce n'est plus ce que c'était!

Je débiterai en remerciant les organisateurs de m'avoir invité et en citant deux écrivains que j'apprécie grandement : Samuel Beckett mettant l'accent sur la complexité de la vie, et Épicure parlant du rôle de la philosophie dans un monde en de souffrance.

« S'il n'y avait que l'obscurité, tout serait clair. C'est parce qu'il n'y a pas que l'obscurité, mais aussi la lumière, qu'il nous est impossible d'échapper à notre situation. »

« Vaine est la parole du philosophe qui ne guérit aucune souffrance humaine. Tout comme il n'y a aucun profit à tirer de la médecine quand elle n'extirpe pas les maux du corps, il n'y a aucun profit à tirer de la philosophie quand elle n'extirpe pas la souffrance de l'âme. »

Quand on m'a demandé si je voulais faire une conférence philosophique pour la rencontre d'aujourd'hui, je me suis demandé si j'avais l'*autorité* pour faire avancer la réflexion. Or, l'humble autorité que j'ai en la matière est celle d'être professeur de philosophie depuis une dizaine d'années à l'ITA de Saint-Hyacinthe, principalement avec des filles et des fils de productrices et de producteurs agricoles qui veulent vivre de l'agriculture demain matin, tantôt, tout de suite dans un monde en plein bouleversement. En m'appuyant principalement sur cette expérience, je diviserai mon court exposé en quatre blocs :

Dans un premier bloc, je vais tenter de dépoussiérer quelque peu les notions de mythe et de mythologie puisque ce sont des éléments incontournables de la réflexion aujourd'hui.

Dans un deuxième bloc, je vais aborder trois manières de voir le monde, ce qu'on appelle nos systèmes de croyances : la modernité, la postmodernité et le catastrophisme éclairé. C'est au cœur de ces trois manières de voir que je vais poser la question de l'autorité et du pouvoir.

Dans un troisième bloc, je vais tenter de prendre un peu de hauteur philosophique, si je puis dire, en m'inspirant de Platon et d'Aristote pour vous présenter deux petits guides triangulaires qui m'inspirent pour lire la réalité; un peu comme une boussole quotidienne.

Dans un quatrième bloc, je vais examiner un ingrédient qui me semble fondamental dans la conception que l'on peut avoir de l'autorité et du pouvoir, aujourd'hui. Je veux parler de la notion de liberté et d'individu.

PREMIER BLOC : DÉPOUSSIÉRER LES NOTIONS DE « MYTHE » ET DE « MYTHOLOGIE »

Une définition de la philosophie que me donnent souvent les étudiants, c'est de dire que réfléchir c'est faire un débat d'opinions. On va discuter et voir qui a raison, qui va gagner (un peu comme à l'émission « Il va y avoir du sport » à Radio-Québec). Avec un grain

d'humour, je vous dirais que la philosophe, dans un premier temps, n'a strictement rien à voir avec la discussion. On a déjà assez de peine à comprendre quel problème pose quelqu'un et comment il le pose; alors, il faut d'abord, je crois, seulement tenter de savoir de quoi l'on parle quand on parle de ceci ou de cela, puis de l'enrichir, d'ajouter quelques brindilles, et, dirais-je, de nous interroger sur la paire de lunettes que nous avons devant nos yeux pour poser le problème de cette manière-là. Une fois ce préambule éclairé, celui d'avoir clarifié le sens des mots et la problématique, nous serons plus en mesure d'entamer une discussion, non pas avec l'objectif d'avoir raison, mais avec celui de dégager des éléments qui pourraient être validés non pas seulement pour moi seul ou pour un petit groupe d'individus, mais pour l'ensemble des être humains. C'est ce qu'on appelle valider une position sur le plan universel.

Je reviens donc à mon titre : « L'avenir, ce n'est plus ce que c'était! ». Je veux signifier par ces mots que nous nous fabriquons toutes et tous des images mentales, des espèces de vidéo-clips mentaux, pour parler du présent que l'on vit – ce qu'on appelle la réalité; pour parler aussi du présent que l'on va vivre dans le futur – ce qu'on appelle un projet (*pro* voulant dire « devant » et *jet* « jeter » : jeter une idée devant, dans ce qui n'existe pas encore – donc dans le néant). Et, de ce néant, nous tirons des plans qui nous tirent par en avant, comme si le présent à lui tout seul était en manque de réalité et, donc, que le futur y apportait une valeur ajoutée, une *plus-value* existentielle et essentielle. Cela peut paraître un peu abstrait, mais cette courte réflexion je la tire d'une discussion avec des étudiants en « gestion et exploitation agricole » l'automne dernier. À la question : « Qu'est-ce qui est déterminant pour définir la signification de votre existence? », la plupart avait répondu que ce n'était ni le présent ni le vécu. C'était l'avenir, tant sur le plan professionnel qu'amoureux. J'y reviendrai.

Ces « clips mentaux » racontant le présent en fonction de l'avenir, on ne se contente pas de les fabriquer, on se les raconte en nos têtes, en nos sensations, avec nos amis, avec notre amour, à la télévision, dans les films. Qui plus est, il faut se le dire, la corde à linge que l'on tend entre le présent et le futur est toujours accrochée à des poteaux plantés dans une époque qui transporte ses propres valeurs et ses rêves (à durée limitée). Autrement dit, même avec l'idée qu'on peut avoir d'être complètement unique, on n'étend jamais son linge tout seul. Je dirais avec un sourire : « chacun est unique... comme tout le monde ». On se raconte des histoires à venir, comme tout le monde. Or, *raconter la vie* en ses fondements et donner sens aux actions, en grec ancien, se disait *mythos*. Vous comprendrez donc que, selon cette définition, mettre en opposition *mythes* et *réalités* n'avait pas de sens pour les Grecs. Les mythes n'étaient pas quelque chose de négatif. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Notre société contemporaine prétend même ne plus avoir de mythes; et, s'il en est, il faut les éliminer au plus vite pour se représenter la dite « vraie réalité ». Alors, on va dire que l'on est réaliste, que l'on ne se fait plus de « fausses illusions »; comme si c'était mieux de se fabriquer de « vraies illusions ».

Aussi, je me permets de m'inspirer un tout petit peu de la définition du *mythos* ancien, c'est-à-dire un récit que l'on se raconte en basant notre dire sur des fondements auxquels on accorde beaucoup d'importance. Appelons cela des valeurs qui nous apparaissent essentielles à la vie – des principes (de *principia* : ce qui vient en premier). On pourrait appeler cela notre système de croyances fondamentales qui donnent sens à notre existence individuelle et/ou collective. Je veux simplement vous dire que lorsque j'écoute mes étudiants parler de leurs *mythos*, cela devient pour moi un outil d'intelligibilité illustrant, en couleurs, leurs préoccupations philosophiques. Prêter l'oreille à leurs *mythos* est un outil de compréhension de leur réalité, de leur imaginaire en devenir, de leur souffle de vie, de leurs passions et de leurs tourments. Je pourrais donc dire qu'entendre vibrer leurs *mythos* me permet de mieux saisir non pas « La Réalité » avec des majuscules, mais leur réalité mentale – en minuscules – ainsi que la mienne; d'accueillir la leur qu'il m'est donnée à connaître, sans que je l'enferme dans une case genre « je n'étais pas comme ça à leur âge ». J'ai fait cette petite distinction pour vous dire qu'en philosophe, je m'interroge toujours quand on pose deux termes en opposition avec une charge très négative pour l'un des termes et très positive pour l'autre. Il me semble qu'il doit souvent y avoir un troisième terme qu'on ne voit pas, un tiers; et qu'il faut le chercher... et le trouver.

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas de mythes à combattre. Ici, j'introduirais une autre notion pour enrichir le thème d'aujourd'hui, celle de *mythologie programmée*. J'entends par *mythologie programmée* la création dans notre société de « salles d'urgence de croyances » pour animer et réanimer le mental afin que tout fonctionne d'une certaine manière que l'on va désormais appeler la réalité. Cette mythologie peut provenir de la propagande du système en place, de notre consentement à ce système, mais aussi de notre pensée qui se construit des idées pour vivre et (sur)vivre individuellement. En bout de ligne, la mythologie est un support à l'acte de croire. Par exemple, on croit à la science comme unique explication du monde, on croit en l'avenir technologique; on croit à *Loto Québec*, on croit à la pensée magique, on croit au concubinage lascif entre l'argent et le bonheur; on croit au bonheur accroché à un niveau de vie, on croit que les denrées agricoles ne sont pas des objets commerciaux comme tous les autres et, en même temps, on croit qu'on doit conquérir les marchés agricoles internationaux; on croit en la liberté individuelle comme mesure de vérité; on croit à l'absolu des fonds de pension; on croit que l'on peut vivre sans croire; etc. Cette *mythologie programmée* est quelque peu différente du *mythos* ancien en ce sens qu'elle se croit au-dessus de toutes les croyances sous le manteau non moins mythique de l'efficacité, de la croissance et du « salut » personnel (on va s'en sortir par notre propre puissance). En somme, cette *mythologie* se prend pour un point de vue objectif.

DEUXIÈME BLOC : TROIS SYSTÈMES DE CROYANCES (MODERNITÉ/ POSTMODERNITÉ/ CATASTROPHISME)

Si vous le voulez bien, je vous invite à une courte expérience, celle d'ouvrir ensemble notre grammaire mythologique personnelle à la rubrique « réussir sa vie » et « être heureux ».

Eh bien! Première constatation : il n'y a pas de définition en soi de l'essence de ces mots, puisque leur contenu est défini à partir de la culture dans laquelle on baigne. J'emploie ici le mot « culture » dans le sens de manières de vivre et de penser vécues et partagées par une communauté dans sa vie matérielle et spirituelle. Par exemple, si je suis un enfant de la *Révolution* dite si *tranquille*, les rubriques « réussir ma vie » et « être heureux » ont été définies en gros à partir de trois grandes croyances qui veulent couper radicalement avec l'ancienne *grammaire de la résignation*, éditée avant les années soixante, au Québec. Cette grande histoire que l'on s'est racontée individuellement et collectivement, c'est un style de pensée et d'être au monde que l'on appelle souvent la « pensée moderne » ou la « modernité ». Quand je discute avec mes étudiants et que nous essayons de réfléchir ensemble, chaque fois, je me rends compte que leur souffle de jeunesse n'est pas tout à fait porté par les mêmes croyances, les mêmes intuitions, les mêmes mythes que ceux qui ont traversé ma jeunesse; et je dirais à la fois que ce n'est pas surprenant et que c'est tant mieux. C'est ce que je vais appeler la postmodernité. Reprenons point par point. D'abord la modernité des années 1960-1970.

Premièrement, c'est la croyance dans la possibilité du progrès humain par la Raison et l'organisation rationnelle des choses. En agriculture, pensons à la structuration des organisations collectives comme l'UPA et les coopératives; pensons à l'idée de croissance planifiée et illimitée non pas assistée par ordinateur, à l'époque, mais assistée par les agronomes, les agroéconomistes de plus en plus nombreux; pensons à la hausse de productivité. Pensons à l'idée d'éliminer ou de réduire la faim dans le monde, etc.

Deuxièmement, c'est la croyance dans la maîtrise universelle de la nature. En agriculture, pensons à cette idée de soumettre la nature selon nos volontés, nos projets. Pensons à la révolution verte, à la mécanisation, à *big is beautiful*. Pensons à l'autorité sur la nature que procure l'avancement technologique (libération de la souffrance physique), etc.

Troisièmement, c'est la croyance en un avenir toujours meilleur de génération en génération. En agriculture, pensons à la reconnaissance du statut de producteur agricole comme citoyen à part entière de la société, ayant droit à ce que l'on a appelé le partage des richesses pour un niveau de vie toujours plus élevé. Pensons à la conquête des marchés mondiaux. Pour nous en rendre compte, il suffit de relire la petite histoire dite progressive des mots pour nommer ceux et celles qui vivent de la terre : colon, paysan, cultivateur, agriculteur, producteur agricole, gestionnaire, exportateur, actionnaire; sans parler de ce qu'a signifié, en termes de prise de conscience collective, la féminisation de tous ces termes non pas, bien sûr, à partir de « colon/colonne », mais à partir de producteur/productrice.

Maintenant, parlons de la postmodernité telle que je j'ai perçue chez mes étudiants. La fin du XX^e siècle nous a fait faire un bilan parfois désenchanté et désenchanté des croyances collectives.

Premièrement, plusieurs sont désillusionnés par l'échec des grands projets coûteux et collectifs des années passées. Qui plus est, ils y croient peu. En agriculture, pensons aux doutes qui ont surgi par rapport à l'UPA, aux plans conjoints, etc. Plusieurs étudiants se demandent même comment on a pu croire à ces choses-là, par exemple le progrès économique sans voir les conséquences environnementales.

Deuxièmement, devant l'idée de grands projets structurés par l'instrument de la raison organisatrice et planificatrice, plusieurs étudiants mettent un accent aigu sur leur sensibilité et leur intuition. « Mon senti », « mon sentiment », « ma sensation » viennent en premier, comme *principia* de vie et de vérité – *je le sens, donc c'est ma vérité*. Il en ressort que chacun s'essaie à son *patchwork* personnel – à chacun sa méthode, non pas pour construire la grande Histoire mais pour vivre et (sur)vivre, ici et maintenant, avec bien sûr un niveau de vie (c'est-à-dire une certaine quantité de matière qui nous entoure), mais aussi une qualité de vie (c'est-à-dire, par exemple, des horaires qui donnent de l'espace « vital » à ma liberté individuelle). En agriculture, pensons à la difficulté majeure d'embaucher une main-d'œuvre régulière et fiable; pensons à la désertion volontaire de plusieurs personnes hors de l'agriculture, rêvant de profiter mieux de la vie, comme on dit.

Troisièmement, silencieusement, plusieurs n'osent plus écrire le mot « avenir » en un mot; on l'écrirait plutôt plus modestement en deux mots « à venir ». Pourquoi? Sans que cela soit même murmuré, un grand nombre d'étudiants portent en eux la peur, l'angoisse du *No future* devant les changements climatiques; devant les grands conflits politiques du monde; devant le fossé qui se creuse entre ce qu'on leur a raconté de ce que ce serait la vie depuis leur enfance et ce qu'on appelle maintenant la réalité; devant aussi un type d'agriculture mis au banc des accusés, etc.

En somme (et je caricature un peu en disant cela), la grande mythologie moderne que les parents et la société se sont racontée et leur ont racontée depuis leur enfance (liberté individuelle infinie et croissance à perpétuité) ne peut plus leur servir (et nous servir) de boussole quotidienne. Ce désarroi se passe en même temps qu'ils s'accrochent, que nous nous accrochons, à cette forme de présence sur terre qu'est *l'homo economicus*, *l'homo consumens*.

Je vous résume ce que j'ai pu ressentir à leur contact avec mes mots philosophiques :

Une désillusion face au progrès où il devient évident qu'une relative abondance d'êtres humains dits libres n'apporte pas automatiquement le bonheur. Regardons le taux de suicide chez les jeunes et maintenant chez les moins jeunes.

Des réalisations inouïes, mais aussi de gigantesques massacres de cultures au cœur desquels des hommes et des femmes ont perdu leur liberté comme peuple. Il se développe une sensibilité en faveur de ce que l'on appelle le tiers-monde, donc une sensibilité tiers-mondiste, sans toujours faire de liens étroits avec leur niveau de consommation ici.

Une compassion marquée envers les autres types d'être, en particulier les animaux. Il y a là une critique de l'anthropocentrisme de la modernité.

Une plus grande liberté par rapport aux contraintes physiques, mais un plus grand emprisonnement de soi-même dans un esclavage des désirs et d'un haut niveau de vie. Cela est une *mythologie* résistante qui amène souvent à devenir étranger à soi-même et à la société tout en essayant de sauver sa peau. Cela cause, à mon humble avis, un vide inconscient et douloureux dans le cœur humain, une solitude profonde, pour ne pas dire un isolement.

Recul critique par rapport à la notion de « postmodernité »

Puisque les jeunes doivent se développer un nouveau système de croyances après celui de la modernité, je les ai qualifiés de « postmodernes ». Mais dire « post » (c'est-à-dire *après*) signifie que nous continuons de voir le temps de façon linéaire et continue (passé/présent/avenir) et de définir ceux et celles qui viennent après nous, à partir de nous (la modernité). Faisant cela, je contribue quelque peu à une sorte de *moderno-centrisme*, c'est-à-dire que je place la conception moderne du monde comme autorité incontournable et nécessaire. Or, peut-être que les temps actuels nous exigent de penser le monde autrement, autrement que de le penser comme il a été pensé et transformé. Cela peut vouloir dire qu'il faut que nous fassions subir non pas un maquillage esthétique à nos « clips mentaux » individuels et collectifs, mais une métamorphose radicale.

Éviter les classeurs

Loin de moi l'idée de fabriquer ici un classeur de générations et de mettre en opposition des tiroirs de vérité. Je sais que c'est à la mode du jour et des médias d'établir des rapports d'antagonismes entre les humains (« Baby boomers » *versus* « génération x y ou z »). J'apporte ce point, car j'ai constaté assez souvent que les relations se passent comme si chacun reprochait à l'autre de n'être pas comme le lui-même d'aujourd'hui ou comme le lui-même d'autrefois. Et au nom même de cela, l'autre est classé, est « chosifié une fois pour toutes » disait Jean-Paul Sartre dans « L'Être et le Néant ». Lorsque je vois l'ampleur de toute l'énergie investie dans nos opérations de classification – *transit classificando* – de part et d'autre des générations, je constate que chacune est en train de mourir secrètement d'avoir classifié l'autre, même si cela donne une impression d'exister un peu plus forte, à très court terme.

Je dirais plutôt que la plupart d'entre nous et des jeunes ne sommes ni des modernes ni des postmodernes. Nous serions plutôt des modernes parfois désenchantés ou des postmodernes nostalgiques. Par exemple, en agriculture, nous avons des réactions postmodernes aux excès de la modernité. Pensons seulement aux recommandations de la *Commission Pronovost* sur l'agriculture et l'agroalimentaire. La crise des systèmes de croyances est en nous et on la voit dans les yeux des acteurs de la publicité des

Caisses Desjardins quand ils et elles affirment dans un souffle haletant : « J'veux pas que ça arrête! ». Autrement dit, je ne veux pas que le système de croyances de la modernité change. Mais ça change et, devant cela, la toute puissante liberté individuelle a beau haleter, projeter des *reer* (à prononcer « rire ») et des sourires; elle n'y peut pas grand-chose.

Des parcelles de catastrophisme

En discutant et en écoutant le souffle de mes étudiants, j'ai imaginé une catégorie supplémentaire à celle de la modernité et de la postmodernité, celle du « catastrophisme ambiant ». Tout en étant un enfant de la postmodernité, le catastrophisme vient marquer la faiblesse des deux anciens schémas de croyances. La notion de catastrophisme peut paraître quelque peu négative. Je m'explique. Face aux menaces nouvelles (changements climatiques, crises économiques et politiques, guerres), il se développe une nouvelle posture philosophique non plus face à de l'incertain, mais à du probable. Or, j'ai remarqué que cette vision « catastrophiste » conduit, entre autres, à deux attitudes. Une première, c'est celle de la pulsion de vie qui, dans ce moment de crise, veut continuer l'aventure humaine par une vigilance permanente pour éviter le pire. Une deuxième attitude, c'est celle du repli sur soi plus accentué encore. On ressent cela dans l'air du temps, la terre se réchauffe et tremble, l'eau monte. Pendant ma dernière session d'enseignement, j'ai perçu grandement un paradoxe chez mes étudiants(es) : à la fois un bouillonnement d'énergies créatrices extraordinaires pour, entre autres, prendre la relève chez-eux comme on dit et même une relève sans ferme; et à la fois une tristesse portant justement sur l'avenir qui chancelle. En m'inspirant des propos du philosophe Gilles Deleuze, je pense pouvoir vous exprimer ce que j'ai ressenti.

« Il se pourrait bien que croire en ce monde, en cette vie, soit devenu la tâche la plus difficile, car nous avons tant de raisons de ne pas croire au monde des hommes, nous avons parfois l'impression d'avoir perdu le monde, pire qu'une fiancée, un fils ou un dieu. »

Vous savez, j'emploie cette expression « ne plus croire en ce monde », non pas d'un point de vue technique ou fonctionnel, mais d'un point de vue ontologique – de l'être en tant qu'être, en tant que désir de continuité de l'être. Je ne dis pas que j'ai raison. Je veux simplement exprimer que c'est un aspect d'un phénomène complexe que je vois grandissant. J'ai la conviction intime que plusieurs de nos enfants vivent une rupture de système de croyances. Je vous résume cela en deux scénarios que j'ai observés.

Le premier étudiant fait attention, il applique ce qu'on appelle le « principe de précaution », il développe un mode de vie respectueux de la nature et ne consomme pas tous ses revenus immédiatement parce qu'il se projette dans l'avenir et juge son comportement d'aujourd'hui avec le regard de l'être qu'il sera plus tard. Donc, le futur est risqué, mais il contribue à ce qu'il soit viable pour lui, ses enfants et les autres êtres de la planète.

Le deuxième étudiant n'est même pas sûr qu'il peut changer la réalité de l'avenir en agissant même « avec précaution » au quotidien; ou plus radicalement, il ne peut même plus présupposer le principe de réalité de l'avenir; ou plus déchirant, parce qu'il ne peut pas imaginer l'existence autrement que dans la consommation qu'il a connue depuis son enfance. Donc, le futur n'a pas d'avenir et le présent est en mode *burn out*, *burn in*. Il brûle du dedans et du dehors; il se consume en consommant.

TROISIÈME BLOC : DEUX BOUSSOLES QUOTIDIENNES (PLATON ET ARISTOTE)

J'avais peut-être l'air hors d'ordre quand je vous ai parlé des systèmes de croyances, mais je crois que, comme intervenant, ils sont en quelque sorte la nappe sur laquelle on va mettre la table avec les membres de la famille agricole que l'on rencontre. Quand on débarque de notre char, ce « on » que nous sommes est un ramassis de croyances qui est souvent partagé entre l'idée d'offrir un *bar open* (on va ouvrir le catalogue des solutions universelles pour tout régler) et l'idée d'une *one shot deal* (on va régler ça au plus efficace et puis *bonjour la visite*). Dans la réalité, bien sûr, on ne fait jamais parfaitement ni l'un ni l'autre.

Quand on débarque de notre char, si on y regarde de plus près, il y a parfois un premier présupposé subtil qui ronge notre cerveau : celui de penser que tout se présente toujours comme étant un problème à régler. Et la conséquence, disons-le tout de suite, peut être de glisser à côté de la problématique fondamentale. Je m'explique. Quand je débarque de mon char, si je suis habité par la conviction profonde que tout est problème, c'est-à-dire qu'il y a une situation objective qui ne va pas selon la normale (dite ou non dite) et à laquelle je dois apporter MA solution, alors, c'est vrai, J'AI un vrai problème de *bar open* ou de *one shot deal*. Cela va m'amener à être attentif, bien sûr, mais toujours en fonction de régler le dit problème. Mon attention, dès le départ, va être assiégée et piégée par ma propre *mythologie programmée* par nul autre que moi-même (mon cerveau, mon empressement, mes peurs, mon agenda trop chargé, etc.). Je caricature évidemment. Je ne pense pas qu'il y ait de solutions miracles au sens miraculeux du terme.

En jetant un coup d'œil dans la tradition philosophique, j'ai trouvé intéressant de constater qu'un « miracle », c'est ce qui nous sort de l'ordre et du convenu (Leibniz). C'est aussi ce qui nous sort de l'ordinaire qui implique la capacité de recevoir l'extraordinaire (Jankélévitch). C'est aussi ce qui peut nous (sur)prendre, c'est-à-dire une action au-dessus de notre prise – (sur)prise (Jean-Luc Marion). Ce que je veux dire simplement par ces exemples, c'est que nous nous sommes tellement habitués au VU des situations rencontrées qu'elles sont souvent programmées comme des problèmes PRÉvus dans notre système de croyances. Alors, la conséquence bien simple est que les mailles de notre tricot mental sont bien trop serrées pour laisser passer ce qui n'est pas vu, c'est-à-dire l'INVu.

En toute simplicité, je vous dirais que la pratique philosophique m'a aidé à l'apprentissage de la présence dans chaque instant et, plus encore, de comment cultiver un vivre sans trop de préconceptions. Afin d'illustrer cela, je vous donne à voir deux exemples triangulaires :

le triangle de Platon et le double triangle d'Aristote. Souvent, en situation, je revois ces figures et elles me donnent des points de repères pour intervenir. Une sorte de paire de lunettes qui m'aide à VOIR et à COMPRENDRE un peu mieux quelques INVUS de la réalité.

Le triangle de Platon (427-347 av. J.C)

Platon apporte cette idée (triangulaire) qui m'apparaît encore intéressante aujourd'hui. Elle concerne la relation entre les objets et les événements. Selon lui, les choses, les événements ne se présentent pas de façon binaire : être ceci ou cela; noir ou blanc; pro-Bush ou contre-Bush; cowboy ou indien; (vous voyez ce que je veux dire). Il nous amène à considérer que les concepts/réalité sont en relation et que c'est la relation qui est importante. Il appellera cela la « médiation » qui doit toujours intégrer la dimension éthique (Bien). Autrement dit, il se donne comme tâche de toujours rechercher au moins un troisième angle de vue ou de vie; donc ne pas se contenter d'une *mythologie programmée* qui fonctionnerait comme un moteur à deux temps. C'est bien utile pour tondre le gazon, mais cela nous conduit à l'uniformisation de notre pelouse mentale et, qui plus est, cela crée inévitablement des antagonismes.

Pointe droite en bas du triangle : Cela représente le Beau (esthétique) dans le monde.

Pointe gauche en bas du triangle : Cela représente le Vrai (épistémologie) dans le monde.

Pointe suprême du triangle : Cela représente le Bien (éthique) qui est le terme médiat. C'est le Bien qui est le médiateur entre le Beau et le Vrai. Autrement dit, le Beau (la beauté) et le Vrai (la vérité) n'ont de sens que si leur pratique s'intègre vers un Bien supérieur. La question éthique est donc omniprésente au cœur de notre recherche de vérité et de beauté, selon Platon. Encore une fois, cela peut avoir l'air enfantin, mais il me semble que les prouesses parfois désinvoltes de la modernité en agriculture (en sa mythologie de toute-puissance) nous convient à être plus attentifs à notre lecture des situations trop souvent binaires. Rechercher le troisième terme médiateur est un exercice qui, plutôt que de nous faire entrer dans la véhémence des antagonismes qui assoupissent tant l'esprit, nous co-appelle à chercher ensemble des éléments de Bien commun.

Le double triangle d'Aristote (384-324 av. J.C.)

Pointe suprême du triangle (haut) : Toute situation comporte une finalité (but, destination : on dira *telos* en grec ancien) et doit être évaluée et réfléchi en fonction de l'amélioration de l'être. On dirait aujourd'hui le Bien commun, par exemple. Cela rejoint Platon.

Pointe droite (centre du triangle) : Cela représente la matière (*physis*) qui nous est donnée à utiliser pour nous nourrir, nous vêtir, nous transporter, etc.

Pointe gauche (centre du triangle) : Cela représente les outils (*technè*) que nous utilisons pour transformer la matière (*physis*).

Ces trois pointes de triangle représentent, pour Aristote, trois éléments de problématique dont il faut tenir compte pour réfléchir à nos actions. Il avait remarqué que ses contemporains, peut-être à cause de l'attraction terrestre, vouaient leurs meilleures énergies dans la partie basse du premier triangle (la *technè* qui transforme la *physis* – la technologie, dirait-on aujourd'hui), alors que le rapport entre la *technè* et la *physis* se doit d'être intimement relié au *telos*, à la visée, au devenir de l'être en tant qu'être de l'humain (tant individuellement que collectivement).

Pointe suprême du triangle (bas) : Toute situation ne peut se penser de façon isolée. L'humain est un animal politique (le politique). Le politique (*polis*) signifie l'organisation des êtres humains entre eux; et la politique, l'organisation et les rapports de forces pour obtenir le pouvoir.

Au centre : C'est le lieu de l'*anthropos* avec sa conscience, sa volonté, sa liberté qui ne peuvent agir qu'en rapport avec le Tout : le *Cosmos* (univers ordonné) et le *Theos* (forces surnaturelles qui nous échappent).

Cette figure peut paraître quelque peu banale aujourd'hui, mais la vie quotidienne m'invite chaque jour à m'interroger en mettant en œuvre les éléments de ce double triangle aristotélicien. C'est en quelque sorte un petit guide secret qui me permet de déposer quelques ingrédients de réflexion. Par exemple, j'ai constaté, lors d'une réunion de producteurs et de productrices agricoles qu'on se disputait sur les moyens (*technè*) alors même que la finalité (*telos*) n'avait même pas été discutée. L'inverse est aussi arrivé : on s'entend parfaitement sur les moyens, mais on ne sait pas où on va. Chacun garde cela secrètement pour lui, comme une propriété privée. Il s'installe alors une sorte de schizophrénie : sur le plan intime et individuel, chacun reconnaît l'interdépendance entre les choses et la nécessité de dégager une finalité; mais sur le plan collectif et professionnel, chacun agit selon des intérêts financiers individuels ou individuels collectifs, car, disons-le, on peut être « individualistes collectivement » (ce qu'on peut appeler le corporatisme).

QUATRIÈME BLOC : AUTORITÉ, POUVOIR ET INDIVIDU

Dans les dictionnaires étymologiques, au mot « autorité », on retrouve le terme latin *augere* qui a donné le terme français *auteur*, c'est-à-dire « celui qui tire tout de soi ». Idéalement, l'état d'autorité et d'auteur vise l'élévation de l'être et la continuité de la vie de l'esprit. C'est cette idée qui est reprise quand on parle de l'*auctoritas* d'un *magister* – l'autorité d'un maître – qui ne consiste ni à imposer sa volonté, ni à distribuer des autorisations au nom d'un pouvoir quelconque, mais à avoir la force et la compétence pour « faire croître l'autre » jusqu'au temps où le « maître » puisse s'effacer complètement et laisser l'autre aller, autonome, jusqu'au bout de son humanité. On le constate, cette *auctoritas* se transforme quelquefois en autoritarisme. Quand je discute avec mes étudiants, on tente de faire cette distinction et il est surprenant de constater comment, tout en se plaignant d'un certain autoritarisme de leur père, par exemple, ils reconnaissent en lui une autorité en la matière agricole. Il me semble que cette précision peut aider à rapprocher les êtres.

J'attire aussi l'attention pour dire que le *pouvoir* ne peut se penser seul. Il y a toujours un exercice du pouvoir, la création d'un rapport (de force) entre des personnes, des idées, des idéaux. Mon humble hypothèse est que, pour bien comprendre le monde agricole, on ne peut pas se concentrer exclusivement sur une des formes de pouvoir, à savoir particulièrement sur sa forme financière ou économique. En d'autres mots, dans le rapport entre les êtres et la matière, ce n'est pas parce qu'un jeune a plus d'actions (\$) dans l'entreprise familiale qu'il a davantage de pouvoir de décision, d'action, de vision... et qu'on lui reconnaît une certaine *auctoritas* qui, disons-le, est un élément essentiel de son estime de soi, de sa dignité humaine.

Si j'en reviens au triangle de Platon, je dirais de façon un peu grossière qu'il y a ceux qui commandent à la pointe gauche en bas, ceux qui obéissent à la pointe droite en bas; mais si on ne trouve pas de terme médiateur, de bien commun entre les deux, on se dirige directement vers l'affrontement. Alors, la pointe supérieure du triangle, plutôt que de porter une finalité commune, créera un troisième type d'individu : celui qui dételle, qui déclare forfait, qui débarque, qui se met hors-jeu non pas tellement qu'il soit indifférent au pouvoir, mais parce qu'il ressent l'impossibilité ou l'incapacité d'obtenir de quelque façon que ce soit une reconnaissance de son *auctoritas* sur la ferme.

Parvenu à ce stade, je me dois d'apporter quelques ingrédients puisés à partir de mon expérience d'enseignement pour alimenter notre cher triangle platonicien. Il ne faut pas chercher trop loin pour étayer l'idée que l'opinion de chacun se pense toute-puissante dans notre société. En effet, à notre époque, il est trivial de dire que nous jouissons tous d'une permanente aptitude à l'*égologie*, c'est-à-dire à la manifestation la plus ordinaire en même temps que la plus valorisante, la pensée à la première personne. Pour le dire avec humour : nous avons affaire à un *Je* qui s'affirme et qui nous fait une belle crête de coq dans le grand poulailler du monde mondialisé. Ce *Je* affirmé est un héritage fort de la modernité, éprise de liberté individuelle et collective. Il a été le fruit de longues luttes et de morts (d'ailleurs encore aujourd'hui). Mais dans nos sociétés, on peut s'interroger sur le statut de ce moi-individu porteur de cette mythologie égologique d'avoir individuellement tous les pouvoirs et toutes les libertés. Je m'explique. La lutte pour la liberté a créé l'individu. Hegel, au XIX^e siècle (1770-1831) disait que la liberté est le sens de l'histoire, mais que l'individu n'est pas son but, qu'il est simplement un point de passage, un point de transition de conscience. Aujourd'hui, il est très difficile de séparer les termes « opinion individuelle » et « vérité ». Les deux s'équivalent et donnent naissance à un relativisme très fort, « À chaque individu sa vérité ». Alors, tout cheminement vers une « vérité » plus haute est voué quasiment à l'échec dès le départ pour, entre autres, six raisons :

Une première : si le critère de vérité est ma sensation individuelle, il n'y a pas de raison que le point de vue de l'autre soit d'une valeur qualitative plus grande que la mienne. Donc : Rejet I de toute discussion.

Une deuxième : si l'opinion que j'ai est vérité, je ne vois pas pourquoi je rechercherais un terme autre, un médiateur. Je possède déjà la vérité. Donc : Rejet II de toute discussion.

Une troisième : si je possède la vérité, l'opinion que j'ai est une propriété privée que je dois défendre à tout prix. Tout argument contre est considéré comme une attaque contre ma personne, comme propriétaire identitaire d'une vérité. Donc : Rejet III de toute discussion.

Une quatrième : puisque opinion, individu, propriété et identité vont ensemble, je refuse de mettre en jeu mon point de vue dans une discussion rigoureuse. Donc : Rejet IV et, par conséquent, inutilité de toute démarche démocratique qui, idéalement, se mettrait à la recherche du « meilleur point de vue » à la suite d'une discussion éclairée.

Une cinquième : si celui ou celle qui représente le pouvoir fait partie de ceux et celles qui ont contribué à faire de la planète ce qu'elle est, leur niveau d'*auctoritas* est faible, sinon nul. Donc, rejet V de toute discussion.

Une sixième : s'il n'y a plus d'avenir possible et que la catastrophe est imminente, à quoi sert-il de rechercher une vérité quelconque? Donc, rejet VI de toute discussion.

Ces six derniers points nous plongent dans une forte conception relativiste qui proclame que les fondements des choses se situent à l'intérieur de chacun de nous et nulle part ailleurs. Or, le point de vue du Moi devient le point de vie du roi, et chacun est roi. Chacun pensant être roi, on peut apprendre à se comporter poliment les uns envers les autres. Mais la politesse ne durera qu'aussi longtemps qu'aucun roi ne verra son omnipotence contrariée.

Si Aristote arrivait ici avec son double triangle, peut-être dirait-il ceci : de l'ère de la richesse des nations et de l'analyse des rapports de force, l'humanité en sa finalité doit passer à celle de la sagesse des hommes : se libérer de l'esclavage de l'individu pour continuer la route d'épanouissement vers le bien commun, travailler à la combinaison du savoir et de l'éthique et développer une conscience supérieure de la finalité humaine. En somme, dirait-il peut-être, nous sommes rendus au point névralgique suivant : comprendre et intégrer dans notre conscience le drame de notre temps, développer une compassion envers toutes les créatures, prévoir les dommages environnementaux et culturels de l'économie, interroger sans cesse les différents genres que prend le mal pour cerner précisément les causes.

UNE CONCLUSION COMME COMMENCEMENT...

Voilà, c'est presque terminé. Mon expérience avec les étudiantes et les étudiants en agriculture ont renforcé ma conviction profonde que toute époque est une grande époque et qu'il faut aller la chercher là où elle se trouve spécifiquement (et non pas à partir de nos présupposés).

Je désire simplement vous remercier de votre attention patiente à ces quelques propos étendus entre la brume, le bavardage et la tentative de voir un peu plus clairement le monde qu'il nous est donné à vivre... et à transformer. Merci.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Saki Laïdi, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 8 et 234-240.
- Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Éd. Seuil, 2002.
- Basarab Nicolescu, *La transdisciplinarité – Manifeste*, Éd. du Rocher, 1996.
- Jean-François Malherbe, *Le nomade polyglotte*, Montréal, Éd. Bellarmin, 2000, p. 16.
- Gilbert Rist, *La mythologie programmée*, Paris, PUF, pp. 1-55.
- Gilles Deleuze, *Pourparlers*, Paris, Éd. de Minuit, 1990, p. 191.
- Bertrand Russell, *Le pouvoir*, Québec, PUL, 2003.
- Serge-Christophe Kolm, *Le bonheur-liberté. Bouddhisme profond et modernité*, Paris, PUF, 1982.
- Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Éd. De Minuit, 1991, pp. 72-73.
- Jean-Claude Guillebaud, *La refondation du monde*, Paris, Seuil, 1999.
- Nathalie Depraz, *Comprendre la phénoménologie*, Paris, Armand Colin, 2006.
- Raymond Abellio, *La structure absolue*, Paris, Gallimard, 1965.
- Jean-Luc Marion, *De surcroît*, Paris, PUF, 2001.
- Stéphane Chauvier, *Dire « Je » - Essai sur la subjectivité*, Paris, Vrin, 2001, p. 9.
- Jean-André Nisole, *Petite rhapsodie pour deux mains*, p. 5; et Henry Maldiney, *Œuvres de la langue et demeures de la pensée*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975.
- Jean-Luc Nancy, *La création du monde ou la mondialisation*, Paris, Galilée, 2002, p. 30.
- Franck Lepage, *Revue Lignes*, Paris, Éd. Hazan/Lignes, 1996, pp. 89-105.
- Suzanne Jacob, *Revue Possibles*, Montréal, Vol. 25, n° 3-4, 2001, p. 27.
- Suzanne Jacob, « Et cætera » in *Revue Possibles*, Montréal, Vol. 25, n° 3-4, 2001, p. 28.
- Patrick Lynes, *Le besoin de l'impossible – Impasses collectives et promesses d'avenir*, Montréal, Liber, 2007.